Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 54 (1916)
Heft: 45

Artikel: Grand Théâtre
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-212511

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

* * *

Je veux qu'il y ait quelque chose à dire du « caractère vaudois ». Mais on a trop dit et ce n'est pas le moyen de renforcer le sentiment national. Les flatteries non plus: il faut dire vrai. Mais si la vérité sévère est souvent bonne à dire, la vérité louangeuse peut l'être aussi, à l'adresse d'un peuple surtout. En disant: « C'est bien vaudois », prenons le mot, je ne dis pas dans son sens favorable — ça ne dirait pas du tout — mais dans son sens complet. Car nous avons du bon; il faut savoir le reconnaître pour pouvoir construire sur ce fond. Le caractère national est fait d'instincts et les instincts sont des forces. Il faut en profiter, dit-on quelquefois, en changer l'emploi.

Nous sommes Vaudois; il faut avoir le courage de son opinion quand elle est bonne, et je crois que c'est ici le cas.

Ecoutons Juste Olivier, encore, qui avait pourtant quelque mérite à dire du bien de ses concitoyens.

« Si parfois il nous arrive de nous infatuer, dit-il, ce n'est jamais de nous-mêmes..., c'est de l'étranger. Nous aimons à nous faire petits. Il y a dans cette manière d'être quelque chose d'humble et de touchant qui, à certains égards, mérite aussi du respect... Nous avons du sol. C'est le fonds qui manque le moins. Notre vie n'est ni bruyante, ni éclatante, mais si elle est sans étalage, elle est aussi sans airs trompeurs ni guindés, elle a de la sincérité..., de la force, du courage, de la patience, de l'abandon, du chez-soi, de l'individualité..., l'instinct démocratique, de la simplicité, un son très juste, une couleur très naturelle, rien de forcé, enfin une originalité particulière quoique peu sensible, dont la civilisation n'a pu effacer le trait principal, qui est un laisser-aller tranquille et reposé »

Oui, c'est bien cela: un laisser-aller tranquille et reposé. » Regardez marcher nos campagnards lorsqu'ils ne sont pas pressés. Leur allure n'exprime-t-elle pas une gravite rêveuse, peut-être pensive, où d'ailleurs la grâce ne manque pas? Le Vaudois marche bien, « bon pas », et longtemps, mais il aime le calme et déteste qu'on le presse. Il fait ce qu'il faut, mais juste, et rien de plus. S'il est peu pensif et très réservé, c'est qu'il a la pudeur de ses sentiments. Tout en sachant très bien ce qu'il veut, il suit une philosophie de prudence dont la formule est peut-être: « Ça dépend », à moins que ce ne soit: « on verra voir. »

Beaucoup de bon sens, suppléant pour une part aux déficits de la volonté, un sentiment du devoir moyen mais ferme, de la bienveillance et de la dignité naturelles, un coin de rêve, un fond de bonhomie, — voilà les qualités tranquilles et tempérées, solides aussi, dont on peut dire: « c'est bien vaudois! »

* * *

« Un génie est caché dans tous ces lieux
que j'aime... »

Ainsi dit un vers de jeunesse d'un poète vaudois qui a beaucoup aimé son pays. Pourtant, après avoir toute sa vie cherché ce génie et tâché de le faire parler, ce poète en est arrivé à dire, en manière de conclusion: ce génie « m'a encore plus répondu qu'on ne l'a écouté... Ne nous faisons pas d'illusion. Il s'évanouira et rentrera dans sa grotte... »

C'est qu'il est vaudois ce génie, donc discret et réservé: il ne crie pas sur les toits et déteste se compromettre; il est « caché »: le poète a bien dit, mais son présage pessimiste a tort: le génie n'est pas rentré dans sa grotte, sa voix ne s'est pas tue, il parle toujours et qui l'écoute l'entendra.

« Un génie est caché dans tous ces lieux
que j'aime... »

C'est vrai, et plus on y croira, plus ce sera vrai...

LE « CONTEUR » DES DAMES

Les domestiques femmes.

Une de nos voisines se lamentait, l'autre jour, sur le compte de sa domestique. Rien de surprenant à cela; c'est dans l'ordre des choses. Les maîtres se plaignent des domestiques et les domestiques, des maîtres. On dit qu'il fut un temps où maîtres et domestiques n'avaient réciproquement rien à se reprocher. Nous ne l'avons pas connu. En tout cas, il doit être très loin dans le passé. Oh! mais ce qu'il devait alors faire beau et bon vivre. Hélas! « Que les temps sont changés!... »

Ah! cette question des domestiques, c'est comme la question d'Orient: interminable, parce qu'insoluble.

Tenez, voyez plutôt ce qu'en écrivait déjà, en 1898, un chroniqueur. A ce moment-là, paraît-il, les domestiques femmes étaient, chez nous, très rares. « Et non seulement, disait-il, les servantes deviennent rares, mais il semble qu'elles ne sont plus douées des qualités qu'on réclame d'elles: la fidélité, le savoir-faire et l'attachement. »

Et notre chroniqueur ajoute:

« Cependant, si nous en croyons ce qui se passe en Angleterre et aux Etats-Unis, nous sommes encore favorisés. La pénurie de domestiques femmes se fait encore plus sentir. Du moins n'y trouve-t-on des servantes qu'à condition de les traiter avec des égards que nous ne connaissons pas. Une domestique anglaise ou américaine fait ordinairement cinq repas par jour: un premier déjeûner avec de la viande à sept heures un quart du matin, un deuxième à onze heures, un lunch vigoureux à deux et un dîner à huit. A quatre heures, bien entendu, elle prend le thé et les tartines inévitables. On ne lui demande, ni de laver, ni d'écurer, ni de raccommoder, ni de faire n'importe quel gros ouvrage. Elle a généralement un jour de congé par semaine et quelquefois la liberté de ses soirées; on cite même certaines places, en Amérique, où elle dispose d'un salon pour recevoir ses amis et où une heure lui est réservée « pour étudier sur le piano de madame ».

Que nous voilà loin de la bonne à tout faire qui travaille seize heures par jour, débarbouille les mioches, brosse les vêtements de monsieur, entretient ceux de sa maîtresse, va aux provisions et fait la cuisine. Et nous nous plaignons de la pauvre fille! Il n'y a pas de maîtresse qui n'aille répétant que les serviteurs d'aujourd'hui sont inférieurs à ceux d'autrefois.

« Cela est vrai, peut-être, continue le chroniqueur. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que le traitement réservé à leur domesticité par les maîtres d'autrefois était bien différent de ce qu'il est aujourd'hui. Ils lui témoignaient une paternelle indulgence; ils avaient pour elle une sollicitude qui, par la reconnaissance, devait engendrer la fidélité; ils la traitaient avec une familiarité affectueuse qui rapprochait les distances. On rendait hommage au dévouement par lequel ce serviteur honorait sa condition et on considérait comme un devoir d'assurer du pain à sa vieillesse. »

A ce propos, M. de Cherville n'y allait pas par quatre chemins. Pour lui, tout le mal vient de ce que la femme se désintéresse de plus en plus du rôle modeste, prosaïque, tutélaire de ménagère.

« Certainement, écrivait-il, il est plus agréable pour une jeune femme de trôner en grande toilette dans son salon que de se mettre en relations directes avec ses fournisseurs ou de gagner des taches en rôdant autour des fourneaux; mais, si douces que soient ces jouissances de la vanité, elles doivent rester le privilège des exceptions assez largement rentées pour affronter le gaspillage. Dans la sphère, encore enviable, de l'aisance, où ce gaspillage serait fatal, rien ne vaut, pour le prévenir, les occupations que nous venons de citer; elles seules peuvent asseoir sur des bases solides la fortune que le chef de famille travaille à édifier. »

Peut-être est-il permis de trouver ces réflexions excessives, au moins en ce qui concerne notre petite bourgeoise de Suisse qui est restée, à quelques exceptions près, le type de la femme d'intérieur et de la bonne ménagère. Si les domestiques ne sont point tels que nous les voudrions, n'est-ce pas que nous n'apportons pas assez de soin dans leur choix et que nous négligeons de les former à notre service? Dans tout contrat, chaque contractant a ses droits, mais il a aussi ses devoirs.

On cite, comme typique, la réponse de ce cocher d'autrefois, qui, remercié par son jeune maître, lui répondit avec une tranquille assurance:

— M'en aller? Non monsieur. Je vous ai conduit le jour de votre baptême, je vous conduirai le jour de votre enterrement...

Rapprochez maintenant cette réponse de la demande que posait une domestique de couleur à une Anglaise qui cherchait une nourrice:

— N'est-ce pas vous la *femme* qui cherche une *dame* pour nourrir son bébé?

Entre ce sans-gêne de la domestique de couleur et la fidélité opiniâtre du vieux cocher, il n'y a pas seulement une différence de caractère, mais toute la distance qui sépare l'ancien monde du nouveau.

Et mais ce n'est point déchoir que de se faire domestique, témoin le fait que voici.

Une jeune femme distinguée et de bonne éducation, obligée par les circonstances d'entrer en service, venait de faire paraître, à cet effet, une annonce dans un grand journal de Londres. Les offres affluèrent aussitôt. Mais il y en eut une qui la toucha plus que les autres. Elle était ainsi conçue:

« Mademoiselle, je lis votre annonce, et il » faut que je vous écrive tout de suite. J'admire » votre courage, et je suis heureux de voir qu'il » y a dans le monde une jeune fille ayant assez » de bon sens pour comprendre qu'il n'y a pas » de déshonneur dans le travail domestique. Je » voudrais bien épouser une femme comme » vous, si vous n'êtes ni trop vieille ni trop laide, » et je suis sûr que vous n'êtes ni l'une ni l'au- » tre. Voulez-vous me dire votre âge, votre » teint, votre taille, votre apparence personnelle » et si vous acceptez pour mari un honnête mé- » canicien qui gagne 5000 fr. par an? »

Ce brave ouvrier parlait d'or.

Le vieux proverbe, disant qu'il n'y a pas de sot métier, n'a pas encore été remplacé.

OCCASION. — En vente à la rédaction du *Conteur* (rue Etraz, 23), encore *quelques* exemplaires des **Causeries du Conteur Vaudois** (1re série, 2e édit. illustrée), recueil des morceaux français et patois (prose et vers) les plus goûtés, publiés au cours des premières années d'existence de ce journal (54e année). - **Au prix de 1 fr. 50 l'exemplaire.**

Grand Théâtre. — Spectacles de la semaine:
Ce soir, samedi, à 8 ¼ h. *Les élèves de Isadora Duncan.* — Demain, dimanche, en matinée, à 2 ½ h. *Les mystères de Paris*, grand drame d'Eugène Süe. — Le soir, à 8 h., *Oiseaux de passage* et *La Charette anglaise.* — Mardi 7, Tournée Baret, avec le concours de M. J. Leitner, de la Comédie française: *La marche nuptiale*, de Henry Bataille.

* * *

Théâtre de la Comédie (Kursaal) — Prochains spectacles:
Samedi 4, dimanche 5 (matinée et soirée) *L'Impromptu du paquetage*, pièce nouvelle de M. Donnay et *Connais-toi*, 3 actes de P. Hervieu. — Lundi 6 et mercredi 8, *Les Marionnettes*, 4 actes de P. Wolff.
En raison du grand succès de M. G. Pitœff, dans *Candida*, la direction l'a engagé pour une pièce de Tolstoï à fin janvier.

Julien Monnet, éditeur responsable.
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.
Albert DUPUIS, successeur.